

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 4

Artikel: A la recherche d'une épouse : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182705>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

votre dernier numéro, votre correspondant qualifie les Français d'incorrigibles. — Ont-ils tort? surtout pour le motif auquel il est fait allusion. En bon patriote, vous n'oserez sans doute l'avouer. Mais laissons de côté la politique.

L'auteur attribue au mot *Revanche*, en lettres d'or, un tout autre motif que le sien réel. Il n'y a en ce moment à Paris aucun *chapeau Revanche* spécial. Est-il rare de voir dans cette ville, et principalement dans nos ports de mer, de très jeunes enfants porter des chapeaux avec des inscriptions telles que : *Dévastation, Revanche, Indomptable, Inflexible*, etc., qui ne sont autres que les noms de frégates cuirassées auxquelles on a donné ces noms par analogie à leur force ou à leur résistance?

Ces enfants, la plupart du temps, portent le nom du vaisseau sur lequel leur père ou leur frère était ou est embarqué.

Je m'étonne que Lausanne, qui est une ville cosmopolite s'il en fût, mais qui n'a, il est vrai, qu'une petite marine, n'ait pas encore offert ce coup d'œil à votre correspondant.

Dans l'espoir que vous accueillerez ces quelques mots, recevez, Monsieur le rédacteur, mes remerciements empressés.

L. NOËL.

M. Noël arrange tout cela pour le mieux; nous le comprenons; mais nous devons lui avouer que son explication nous paraît bien vague et que la persuasion nous reste que le chapeau *revanche*, tel que nous l'avons jugé, est une triste réalité.

Nous voudrions voir ce mot malencontreux, irréflichi, remplacé par cette simple phrase, un peu longue, il est vrai, pour être inscrite sur un ruban de chapeau :

« Relèvement par l'instruction; guerre, non pas » aux Prussiens, mais à la politique sans patriotisme, » à l'ultramontanisme et au cortège de maux qu'il » traîne après lui. »

Tserpenà et sa tchivra.

Tserpenà, dè Polli-lo-Grand, étai z'u menà onna tchivra à la faire dè Bertsi.

— Diéro la tchivra, l'âi demandé on hommo d'Op-peins?

— Quieinzè francs.

— Quienzè francs! Portè-te?

— Oh! vo pàodè ein ètrè sù : dein trài senannès le fâ lè tchevris.

— L'est bin damadzo, iaré mî amà que le ne portâi pas. Enfin, sara po n'autro iadzo. A revairè!

Et ye s'ein va vouâiti pllie llien, quand Tserpenà lo recriè et l'âi dit :

— Ditè-vâi, l'ami : quand faut derè la vretâ, l'a faut derè : Mè ràodzâi se le portè!

Coumeint quiet seinveindrè trào tchai, on fâ dào bénéfico.

On martchand dè vin dè Rollo avâi atsetâ su lo tre à 10 crutzè lo pot et ye reveinde ào sailli-frou trài

batzè mein on crutzè. Tot conteint, ye va bairè on quart à la pinta dè la Tèta-nàire ein deseint que l'avâi fè onna bouna dzornâ ein gageint on crutze per pot.

— Coumeint, l'âi dit son vesin : te l'as atsetâ tro-bllion, et te lo reveind vin clii; et lo transvasadzo! et lè verros ào guelion! et lo déchet! por quiet comptè tout cein? et te crâi avâi fè on bon martsi?

— Ta! ta! ta! te m'ein derè tant! binsu que s'on volliavè tot comptâ, on ne gagnèrâi rein dào tot!

A la recherche d'une épouse.

VIII

Le lendemain, Jonas écrivit pour s'excuser des caprices de sa fille et pour prier Erhardt de patienter avec les cent ducats. Je les ai placés dans mon commerce, disait-il, et les dépenses extraordinaires que me cause le mariage de ma fille m'empêchent de vous rembourser pour le moment.

Ainsi me voilà débarrassé de sa fille et de mon argent, s'écria Erhardt d'un air moitié chagrin, moitié comique. Le proverbe : qui perd gagne! serait-il vrai?

Après les faits que nous venons de raconter, on concevra qu'Erhardt prit un profond dégoût pour la société! Le séjour de la ville lui était devenu insupportable. La maison même qu'il habitait le repoussait. La chambre occupée jadis par Louise était habitée par un ouvrier et sa femme qui se querrelaient et se battaient sans cesse. Madame Taafe avait quitté la maison pour entrer comme ménagère dans une maison de diaconesses.

Ce fut donc avec ivresse qu'Erhardt reçut du ministre des cultes les fonctions de suffragant auprès d'un pasteur de village, fort âgé et gardant le lit. Erhardt, emportant le canari et les deux vases de Louise, se rendit à son poste.

Il y resta une année entière et captiva tellement ses paroissiens, que, le vieux pasteur étant mort, ils demandèrent au ministre des cultes de conserver leur suffragant en qualité de pasteur.

Mais le ministère des cultes ne voulut pas créer un précédent, en donnant à un jeune pasteur une cure si lucrative; il nomma un pasteur qui avait déjà un certain nombre d'années de service et consola Erhardt en lui promettant la première cure qui serait vacante.

Erhardt, accompagné des bénédictions de ses paroissiens, reprit le chemin de la capitale, sans négliger d'emporter avec lui le canari, la plante de musc et le géranium. C'était pour lui, Louise angélique, patiente et résignée, et le consolant au milieu des déboires du monde social. En attendant un local convenable, Erhardt prit pension dans une auberge.

Sa première visite fut pour Madame Taafe, qui en eut long à lui raconter. Comme il sortait de chez elle, il rencontra un élégant phaéton dans lequel se trouvaient une dame et deux enfants.

Cette dame donna à l'instant au cocher l'ordre d'arrêter. Elle se pencha vers Erhardt auquel elle dit, le visage rayonnant de honneur :

— Mes yeux ne me trompent-ils pas? Est-ce bien vous que je vois, monsieur Erhardt? Quelle joie inespérée! Méchant, qui nous avez entièrement oubliés.

— C'est que j'ai été, pendant un an, suffragant d'un vieux pasteur de village, Madame la conseillère.

— Vous allez monter dans mon phaéton! poursuivit madame de Brechling, nous avons bien des choses à nous dire.

Et le jockey, sautant bas de son poste, vint ouvrir la portière.

— L'air et le régime de la campagne me paraissent vous avoir été extrêmement favorables, dit la dame en examinant le jeune pasteur, qui venait de prendre place vis-à-vis d'elle. Je vous apprendrai, en premier lieu, que monsieur de Brechling est mort il y a sept mois, et que voilà un mois que j'ai quitté le deuil. Ainsi me voilà seule, et ayant plus que ja-

mais besoin d'un soutien. C'est, en vérité, le ciel qui vous envoie auprès de moi. Mon fils Edmond est dans l'âge où la jeunesse fait des folies, et quant à Frida que vous avez retirée de l'eau, elle commence à ne plus obéir à mes ordres.

En ce moment, la conseillère jeta un regard sur un charmant officier, qui avait à son bras une femme sèche et disgracieuse. Il y eut un signe d'entente, mais aussitôt, elle adressa à Erhardt son plus aimable sourire, lui tendit la main, puis se retourna pour regarder encore l'officier qui salua.

Pendant ce temps, Erhardt avait aussi eu une vision, qui l'avait fort ému tout en lui laissant le doux sentiment d'une revanche.

Cette dame pâle, aux joues pendantes et décolorées, aux yeux éteints et pleins de larmes, était, l'année auparavant, la très belle, très admirée Sidonie Jonas, actuellement dame Schönberr. Une servante, poussant devant elle un petit char d'enfant, la suivait. Sidonie ouvrit de gros yeux, en voyant son ancien prétendu assis dans le phaéton, vis-à-vis de madame de Brechling; elle cacha sa figure dans son mouchoir, et détourna la tête.

Ces incidents n'avaient, on le comprend, duré qu'un instant. Erhardt avait été trop ému pour remarquer le jeu de madame de Brechling, et cette dernière n'avait pas aperçu l'altération passagère de la physionomie d'Erhardt.

La conseillère passa ensuite aux confidences les plus intimes, même en présence de ses enfants qui, du reste, étaient trop occupés à voir et à se faire voir, pour prêter la moindre attention aux paroles que leur mère adressait à demi-voix au jeune pasteur. Elle déclara qu'elle n'avait épousé son défunt mari, que contrainte par la volonté de ses parents qui ne voyaient dans l'union conjugale que le rang et la fortune. Et pourtant j'étais née pour aimer! Mon cœur a un besoin ardent d'affection.

« Oh! cher Erhardt! ajouta-t-elle, si j'ai le moindre prix à vos yeux, consentez à vous charger de l'éducation de mes enfants. Nous formerons, je l'espère, une heureuse famille. Nous aurons tout en commun, repas, musique, jeux, promenades, etc., etc. Voici ma main. Tope! N'est-ce pas, vous consentez à ma demande? »

Erhardt serra la main de la conseillère, en forme d'acquiescement. Il passa deux mois dans la maison de madame de Brechling, qu'il quitta un jour pendant que la conseillère était absente avec ses enfants. Il s'échappa, chargé de la cage et des deux vases de Louise, et il laissa cette lettre à l'adresse de madame de Brechling :

« Vous vous êtes montrée noble et généreuse vis-à-vis de moi; vous m'avez offert votre cœur et votre main pour la vie. L'offre de ce bonheur, auquel je n'eusse jamais osé songer, m'a donné un trouble, une extase, qui ont paralysé en moi la pensée. Surexcité par quelques verres d'un vin fort généreux que vous m'aviez fait prendre, étourdi par votre offre si inattendue, enflammé par les charmes de votre personne, attiré au plus haut degré par la trop séduisante perspective de trouver en vous une épouse aimante et adorée, j'ai consenti avec félicité à votre proposition. Nous nous sommes fiancés et j'ai reçu de vous la bague que vous trouverez dans cette lettre.

Revenu à des pensées plus calmes, j'ai dû écouter la voix de ma raison que la passion avait étouffée. En effet, vous qui avez été pour moi une fiancée aimante et adorée, eussiez-vous réellement eu la force de supporter les railleries, les dédains, de tous vos amis de la noblesse qui vous auraient abandonnée aussitôt après votre union avec un pauvre licencié en théologie?... Songez à tout l'accablement que j'aurais éprouvé, lorsqu'un jour vous auriez pu me reprocher que je n'ai pour vivre, que votre faveur. Et comment renoncer à l'exercice de cette mission sacrée à laquelle j'ai consacré jusqu'ici toute mon existence?

Enfin faut-il vous l'avouer? Oui, je vous le dirai, quoique cela me couvre de confusion: un des motifs qui m'ont engagé à accepter la main que vous m'offriez, était une idée de vengeance. J'ai joui, en secret, de la confusion qu'éprouverait Sidonie que j'ai tant aimée et qui m'a préféré un faquin,

lorsqu'elle me verrait uni à une dame de votre rang et passer dans un brillant phaéton. Cette idée était indigne. En exploitation et bien que mon cœur en saigne, je romps notre projet d'alliance et vous rends votre entière liberté. Oubliez celui qui ne sera jamais qu'un modeste pasteur de village, et choisissez un époux digne de vous et de votre fortune. »

(A suivre.)

Théâtre.

C'est un véritable plaisir d'assister à une représentation théâtrale aussi agréable, aussi complètement réussie que celle de jeudi. La jolie comédie: *Les femmes terribles*, dont on n'indique pas l'auteur, est une de celles qui ont toujours du succès. Vive, piquante dans son action, elle a un cachet d'originalité qui captive l'attention et provoque une franche gaieté. Ses traits satiriques, ses plus fines allusions, rappelant à chaque scène la fable de La Fontaine, *La femme et le secret*, ont été on ne peut mieux rendus par nos artistes. M^{me} Basta, entr'autres, a su mettre tellement d'animation et de naturel dans son rôle de femme babillarde, remuante et curieuse, qu'elle absorbait un moment toute l'attention, quoiqu'en compagnie d'acteurs non moins appréciés. M. et M^{me} Richard, toujours fort goûtés de notre public, ont recueilli leur bonne part de succès; elle, par ce qu'il y a de sympathique dans sa manière de dire et de gracieux dans son jeu; lui, par une diction correcte, élégante, par la noblesse de la pose et du geste.

Remercions aussi M. Tony, notre excellent comique, pour la gaieté et les bons rires qu'il sait toujours éveiller dans son auditoire; MM. de Winter et Estival pour la manière dont ils se sont acquittés de leurs rôles difficiles.

Le vaudeville de la fin a couronné le succès de cette soirée. M^{me} Olivier s'est surpassée dans l'interprétation d'un double rôle: Vieille fille d'abord, elle a joué avec le sérieux et le talent qu'elle nous a maintes fois fait applaudir; amoureuse improvisée, elle a mis dans ce travestissement tout l'entrain, toute la coquetterie et l'abandon d'une sémillante jeunesse.

M^{me} Olivier a d'éminentes qualités d'artiste, de grandes ressources scéniques; toujours consciencieuse elle ne néglige aucun détail, se surveille et n'est jamais autre que le personnage qu'elle doit représenter.

Des soirées comme celles de jeudi ne peuvent qu'assurer de plus en plus le succès d'une saison théâtrale à laquelle M. Vaslin a, du reste, voué toute sa sollicitude.

AU MAGASIN DE PAPETERIE

de LOUIS MONNET

RUE PÉPINET, A LAUSANNE

Registres de formats et réglures divers. — Copie de lettres à la presse. — Presses à copier. — Assortiment complet d'enveloppes et papiers à lettres. — Sacs d'écoliers. — Encre violette pour dames; 70 c. le $\frac{1}{8}$ de litre. — Papiers teintés; papiers à dessin. — Couleurs pour l'aquarelle. — Papiers pliages en rouleaux et en feuilles. — Encre à copier d'excellente qualité etc., etc.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.